ARNE DAHL

Message personnel

OPCOP 1



actes noirs
ACTES SUD

"ACTES NOIRS"
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dommage collatéral de la technologie et des nouveaux moyens de communication, le monde globalisé est devenu un immense terrain de jeu pour la criminalité organisée. Dans le plus grand secret, une unité opérationnelle a été créée au sein d'Europol, à La Haye, pour tenter d'y faire face. Au menu : stratégie de l'ombre et collaboration transfrontalière. Son nom : Opcop. L'ambition de ses onze membres : poser les bases d'un FBI européen.

Juste avant de mourir, un homme glisse un message à l'oreille de l'un des représentants suédois du groupe, lors d'un sommet du G20 à Londres. Un message mystérieux proféré dans une langue inconnue. Peu après, le corps d'une jeune femme est retrouvé étrangement mis en scène dans un parc londonien. À l'intérieur du cadavre, on découvre un message cryptique directement adressé à l'unité Opcop. Problème : personne n'est censé connaître son existence… C'est le début d'une enquête déroutante qui jettera les membres du groupe aux quatre coins du monde dans un labyrinthe fatal.

Avec *Message personnel*, Arne Dahl, qui s'est vu décerner un prix spécial par la Swedish Academy of Crime Writers pour avoir "renouvelé le genre du polar", déroule le fil d'Ariane d'une série des plus prometteuses.

ARNE DAHL

*Arne Dahl est le nom de plume de Jan Arnald né en 1963 à Sollentuna. Critique littéraire et ancien rédacteur en chef d'*Artes*, le magazine littéraire de l'Académie suédoise, il est l'auteur d'une vingtaine de romans. Ses livres sont traduits dans une trentaine de langues et ont été récompensés par des prix littéraires prestigieux en Allemagne, au Danemark et en Suède. Ont déjà paru en France :* Misterioso *(Seuil, 2008),* Qui sème le sang *(Seuil, 2009),* Jusqu'au sommet de la montagne *(Seuil, 2011) et* Europa Blues *(Seuil, 2012).*

DU MÊME AUTEUR

MISTERIOSO, Seuil, 2008 ; Points n° 2216.
QUI SÈME LE SANG, Seuil, 2009.
JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE, Seuil, 2011.
EUROPA BLUES, Seuil, 2012.

Photographie de couverture : © Christer Strömholm Estate / Galerie VU'

Titre original :
Viskleken
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Arne Dahl, 2011
publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03824-3

ARNE DAHL

Message personnel

Opcop 1

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

GROUPE OPCOP, EUROPOL

Noyau central, La Haye, Pays-Bas

PAUL HJELM : Officier de police criminelle suédois expérimenté, chef opérationnel du tout récemment créé groupe Opcop.
JUTTA BEYER : Issue de la police criminelle de Berlin, grand besoin de contrôle, a grandi dans l'ancienne RDA.
MAREK KOWALEWSKI : Policier de bureau originaire de Varsovie, a lutté contre la délinquance économique en Europe de l'Est.
LAVINIA POTORAC : Ancienne gymnaste roumaine de haut niveau, combattante anti-mafia de la vieille école.
MIRIAM HERSHEY : Police britannique, ancienne du MI5, en particulier en tant qu'agent infiltré.
LAIMA BALODIS : Nouvelle génération de la police lituanienne, un passé d'agent infiltré au sein de la mafia.
ANGELOS SIFAKIS : Paisible chef adjoint du groupe, a lutté contre la corruption à Athènes.
CORINE BOUHADDI : Musulmane, issue des stups de Marseille, une des villes les plus dures d'Europe.
FELIPE NAVARRO : Élégant statisticien et spécialiste de la délinquance économique, de Madrid.
FABIO TEBALDI : Policier anti-mafia dur à cuire et menacé de mort, originaire de San Luca, Calabre.
ARTO SÖDERSTEDT : Officier de police criminelle suédo-finlandais au teint clair et au passé haut en couleur.

Antenne locale, Stockholm, Suède

KERSTIN HOLM : Ancienne chef de la police et chef de l'antenne locale du groupe Opcop à Stockholm.
JORGE CHAVEZ : Enquêteur expérimenté avec fortes compétences informatiques et haut niveau d'énergie.
SARA SVENHAGEN : Experte en interrogatoires, a travaillé à la protection de l'enfance.

I

CHUCHOTEMENTS

"OPÉRATION GLENCOE"

Londres, deux avril

Rien n'est plus froid, pensa l'observateur en serrant autant qu'il pouvait son manteau autour de son corps. Rien n'est plus froid que Londres en ces premiers jours frissonnants d'avril.

Cette grisaille, pensa l'observateur en baissant les yeux vers le bloc de béton près de la Tamise. Cette grisaille humide sans fin. Et cette attente par-dessus le marché.

Et pourtant, il faisait plus froid. Pourtant, quelque chose s'était glissé sous le manteau hermétiquement fermé. Un froid différent. Un vent. Un vent qui ne semblait pas venir du dehors, mais de l'intérieur. De l'intérieur de son être, des profondeurs de l'histoire, du cœur même de l'humanité.

Tout simplement de ce mot qu'il ressassait depuis longtemps.

Glencoe.

C'est un vent glacé de février qui souffle dans la vallée désolée. Il est tôt, le soleil n'a pas encore atteint les crêtes, mais la lumière crissante de l'aube dit déjà qu'on est au cœur de l'hiver. Pourtant, le vent qui hurle à présent dans la vallée au-dessus de Rannoch Moor n'est pas un vent d'hiver habituel. En balayant le sommet arrondi de Buachaille Etive Mòr – qui marque le début de la vallée –, ce vent froid porte déjà la mort.

La mort violente.

Les Highlands écossais frissonnent dans les dernières années du XVII^e^ siècle : le vent a pénétré dans la vallée, a presque atteint

le point où elle se rétrécit en défilé entre les flancs abrupts des montagnes. C'est là, quand avec un cri d'outre-tombe le vent se presse dans ce passage de plus en plus étroit, que Glencoe montre son vrai visage. Dur, inhumain, et d'une beauté hors monde. En même temps.

Dans la vallée vivait un clan dirigé par Alastair MacLain. Plus maintenant. C'est pourquoi le vent est aussi glacé. C'est pourquoi il pousse un cri si déchirant en franchissant les passes les plus étroites de la vallée de Glencoe.

MacLain était partisan du roi Jacques, opposé à l'intrus Guillaume d'Orange. Jacques est catholique, Guillaume protestant, et bientôt Guillaume victorieux va créer la Grande-Bretagne à partir de l'Angleterre et de ses turbulents voisins. Il sera le premier roi de cette nouvelle nation. Mais le pays a besoin d'unité. Il fait savoir que les clans des Highlands ayant combattu aux côtés de Jacques seront graciés s'ils prêtent allégeance au nouveau roi.

Alastair MacLain prête serment à contrecœur, mais un peu trop tard. Il est estampillé fauteur de troubles. Le roi Guillaume sent qu'il faut faire un exemple.

Fin janvier 1692, cent vingt hommes du régiment du comte d'Argyll marchent sur Glencoe. Les documents officiels déclarent qu'il s'agit d'une affaire fiscale. Les soldats sont cantonnés avec l'hospitalité habituelle chez Alastair MacLain. Ils restent là deux semaines. Les jours passent.

L'ordre arrive le 12 février. À Glencoe, on va se coucher comme d'habitude.

Alastair MacLain est égorgé dans son lit le lendemain matin, ainsi que trente-sept de ses hommes. Leurs maisons sont brûlées et quarante femmes et enfants meurent de froid dans la vallée glacée. Ils auraient été plus nombreux si plusieurs des soldats n'avaient pas refusé d'obéir aux ordres en prévenant leurs hôtes.

Quand le vent glacé débouche de l'autre côté de la vallée et se disperse à la surface gelée du Loch Leven, il est absolument silencieux. Son cri d'outre-tombe n'arrive pas jusque-là. À lui seul, son silence est éloquent.

Et la vallée se tait dans sa beauté assourdissante, avec ses sommets illuminés de blanc. De Meall Mòr jusqu'à Buachaille Etive Mòr, cette beauté douloureuse s'appelle Glencoe.

Mais la neige fond alors des sommets, les profondeurs de la montagne grondent, la roche éclate avec fracas. Des pierres de plus en plus grosses se détachent, roulent, tout s'effondre et ce qui reste est tout autre chose. Une ville. Une grande ville moderne. Infiniment grise, et le plus gris de tout est ce bloc de béton en contrebas, au bord de la Tamise. L'ExCeL Exhibition Centre, où le sommet de Londres va commencer, les dirigeants des vingt pays les plus riches du monde vont discuter de la crise financière. C'est le sommet du G20.

L'observateur d'Europol sent le vent glacé de février lui traverser la moelle. Il ne peut s'en protéger. C'est un vent de mauvais augure, le vent de la trahison, il n'en a jamais senti de pareil. Il en garde en lui la marque. Mais quand il revient à son travail d'observateur, il ne voit que l'immense complexe de bureaux de London Docklands. Il ne reste rien de la vallée écossaise. Rien sauf le nom.

Glencoe.

Le nom de code choisi par Scotland Yard pour la mobilisation record de la police de Londres, en ces premiers jours d'avril, est "opération Glencoe".

L'observateur d'Europol n'y participe pas. Mais de tous les policiers impliqués qu'il a pu rencontrer, aucun n'a su lui donner une explication satisfaisante du choix de ce nom de code. Pourquoi diable aller baptiser le dispositif de protection d'un sommet international censé sauver le capitalisme moribond du nom d'un massacre d'Écossais des Highlands vieux de trois cents ans et particulièrement vicelard ?

Probablement pour égarer mon imagination et m'empêcher de bien observer le réel. Se dit l'observateur.

Par ailleurs, il a observé le réel avec une certaine assiduité, songe-t-il encore en resserrant davantage son manteau, comme si cela faisait une différence. Il a surtout observé le réel sur le Net. Peut-être même qu'aujourd'hui le Net, *c'est* le réel. À défaut d'un service plus actif, il a surfé en long et en large sur les protestations contre le sommet, l'avalanche des appels à manifester de tout poil, des groupes écologistes aux fractions anticapitalistes plus ou moins prêtes à en découdre. Une nouveauté intéressante était que la coordination de ces actions devait se faire

par Twitter. Ce qui permettait de réaliser des manifestations à la chorégraphie millimétrée, comme celle du groupuscule socialiste "G20 Meltdown" à l'occasion du "Financial Fool's Day". Le 1er avril.

C'était hier. Il y était, en face de l'imposant bâtiment de la Bank of England, sur Threadneedle Street. Ils étaient arrivés de quatre directions opposées, quatre chenilles de couleurs différentes serpentant à travers la ville, menées par quatre poupées de bois et d'étoffe, les quatre cavaliers de l'Apocalypse. Tandis que les cavaliers approchaient chacun avec leur suite – les coureurs en rouge symbolisant la guerre remontant Moorgate, le chaos climatique en vert arrivant de Liverpool Bridge Station, le cheval d'argent de la délinquance financière descendant du pont de Londres et le cheval noir, protestant contre la fermeture des frontières de l'UE, galopant sur Cannon Street –, notre observateur n'avait pu s'empêcher de songer au moment où l'agneau sacrifié du livre de l'Apocalypse brise les sceaux du rouleau sacré. Les quatre premiers sceaux libèrent les quatre cavaliers. Le cinquième révèle les âmes errantes de ceux qui sont morts pour la vérité. Le sixième déclenche un terrible tremblement de terre, "et le soleil devint noir comme un sac de crin, la lune entière devint comme du sang". Et quand l'agneau ainsi que l'observateur étaient arrivés au septième sceau, qui déclenche la phase finale de l'Apocalypse, les quatre cavaliers s'étaient rejoints devant la Bank of England.

C'était bien pour ça qu'ils étaient là, tous. Parce que les marchés financiers avaient rompu le septième sceau. Par avidité pure et simple.

L'observateur est un policier assez expérimenté. Il estime connaître ses criminels, sait comment ils pensent, comment ils raisonnent. Et il trouve que les événements de ces dernières années, la bulle financière qui gonfle et finit par exploser, ressemblent à un point frappant à l'action d'un criminel : maximiser ses gains sans se soucier aucunement des conséquences. Mais qui est le criminel, au fond ? Et quel est son crime ? Quel est ce vaste et étrange délit au milieu duquel nous vivons ?

Le vent sournois, le vent de la trahison souffle en lui, toujours aussi glacé. Il n'abandonne pas la partie.

Les quatre cortèges s'étaient rassemblés en scandant : "Les banquiers, au bûcher !", criant de sauter aux financiers terrorisés qui regardaient par la fenêtre, "Honte à vous !" – avant de se retrouver une heure plus tard *kettled*, comme la police anglaise appelle sa manœuvre d'encerclement. Il avait fallu presque six heures pour vider la "théière*". Il avait lui-même passé un bon quart d'heure à faire comprendre le mot "Europol" à un policier gonflé à bloc d'adrénaline, avant de pouvoir sortir à son tour par le bec étroit. Il avait alors laissé tomber Londres et avait regagné sa minuscule chambre d'hôtel pour surfer sur Internet. Enfin, pour observer le réel, comme il préférait dire.

De fait, plusieurs autres manifestations avaient lieu en ce 1er avril de la finance. Trois mille personnes défilaient vers le "Climate Camp in the City" de Bishopsgate, et des centaines de militants de la "Stop the War Coalition" marchaient de l'ambassade américaine à Trafalgar Square, où ils rejoignaient plusieurs autres manifestations. En tout, plusieurs milliers d'activistes s'étaient fait enfermer dans la "théière".

Vers le soir, alors que son ventre commençait à sérieusement crier famine, on apprit qu'un homme était mort, un piéton innocent qui s'était effondré juste après avoir été brutalisé par la police.

Plus il regardait tout ça, plus il se réjouissait de n'être qu'un observateur. C'est alors, comme les protestations de son ventre allaient le forcer à quitter sa chambre d'hôtel, qu'il avait repéré la rumeur. C'était en tout cas prétendu être une rumeur, sur un tweet vaguement lié à la "Stop the War Coalition". L'auteur prétendait connaître l'endroit où un certain "BO" descendrait de sa limousine pour venir à la rencontre de la foule. La rumeur était censée provenir du premier cercle.

Il avait cherché frénétiquement une confirmation, ou du moins une répétition de cette rumeur. En vain. On ne la trouvait que là. Tweetée en un seul exemplaire.

Et pourtant c'est là qu'il se trouve, le lendemain, non loin de la clôture qui ceint l'horrible bloc de béton au bord de la Tamise. Les manifestants aussi sont là, tout autour de lui. Il est posté le long

* *Kettle*, en anglais. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

de la rue qui mène tout droit via d'imposants barrages jusqu'à l'ExCeL Exhibition Centre. Les limousines de plusieurs chefs d'État du G20 sont déjà passées. Mais ils sont nombreux, vingt, plus leurs invités. Son regard passe de la rue à la foule. Il observe.

Ils se rassemblent là-bas, dans cet horrible colosse de béton, les puissants de ce monde. Ceux qui vont tenter de soigner un système qui s'est à nouveau tiré une balle dans le pied et qu'il faut replâtrer comme un enfant psychopathe et maladroit, un système prétendument nécessaire au bien-être de la civilisation. Mais cette fois-ci, ce n'est pas le pied, un simple bandage étatique et supra-étatique ne suffira pas. Cette fois-ci, le coup a touché la jambe bien plus haut, et on n'est pas certain que l'artère ait été épargnée.

Pour le système économique, la discussion devrait être : *to be or not to be*. Au lieu de quoi, on ne discute que de savoir combien de milliards retirer à l'aide au développement, à l'éducation, à la santé, à la culture et à l'environnement pour les injecter dans le secteur bancaire, et ainsi le récompenser pour sa gestion lamentable. Même les bonus de ses dirigeants ne seront pas gelés. Un bref instant, l'observateur sent qu'il perd son regard clair et neutre.

Nous vivons vraiment une époque étrange, pense à présent l'observateur. Au moment même où l'économie mondiale s'effondre, arrive à la tête de la première économie du monde un dirigeant qui porte un regard critique sur le système. Qui a vraiment l'air de vouloir changer les choses. Qui semble pouvoir injecter un supplément d'idéal à l'enfer de la realpolitik. Qui donne au reste du monde un espoir paradoxal.

Mais suffira-t-il vraiment pour empêcher l'apocalypse ? N'est-il pas qu'une figure de proue ? Un symbole ultime mais vain qui résume ce que nous aurions dû être ? L'homme le plus puissant de la planète ne semble-t-il pas remarquablement impuissant ?

Quelle est donc cette force supérieure ?

L'observateur se tient du côté où la foule est la moins dense, assez près de la route. Différents acteurs de l'"opération Glencoe", bref des flics, font le piquet alors que passe une nouvelle limousine. Le drapeau turc flotte dans le vent d'avril. Le Premier ministre Recep Tayyip Erdoğan. L'observateur observe alors

la foule. Voit la colère collective un instant enfler. Des poings se lever, les cris prendre une tonalité nouvelle, plus désespérée. Erdoğan ne s'arrête pas. Jusqu'à présent, personne ne s'est arrêté.

Là-bas, loin derrière les barrages, le long du quai nord du Royal Victoria Dock, il voit les limousines longer l'ExCeL Exhibition Centre. Parfois, il voit une silhouette s'approcher des portes ouvertes des limousines. Sans doute le Premier ministre Gordon Brown. L'hôte du G20. Hier, on a dîné au 10, Downing Street. Brown est un hôte impeccable. Peut-être même qu'il prend ce sommet au sérieux.

Une nouvelle limousine passe. Cette fois, c'est le drapeau français qui flotte au vent. Le président Nicolas Sarkozy ne s'arrête pas non plus pour saluer la foule, dont l'agressivité explose à nouveau. Les visages expriment le désespoir.

Et *lui*, il le ferait ? "BO" serait-il assez bête ?

Serait-ce vraiment le style de Barack Obama ?

*

L'homme en sueur est au bord de la Tamise. Il regarde l'eau brunâtre et se dit qu'il doit être le seul à Londres à avoir envie d'y piquer une tête. Il revoit un autre fleuve, merveilleusement frais, vivifiant, fécond. Jadis. Il revoit son amie. Ils entrent ensemble dans le fleuve, nus. C'était une autre époque.

Il sort son mobile de sa poche. Le regarde. Le dernier signe de vie. Puis il le laisse glisser. L'eau brunâtre se dépêche de l'avaler.

Dernier moment de calme, songe-t-il avant de partir.

Il se fraie un passage à travers la foule. Il sait que c'est sa dernière et sa seule chance. Il n'y a que là qu'il parviendra jusqu'à lui. Que là.

Il est encore loin de la rue, au cœur de la foule. Elle bout. Bout d'un désir de changement. Désir de voir clair. De voir ce qui va arriver.

Bien sûr, on est tellement serrés qu'il fait nettement plus chaud ici, mais on n'est que début avril à Londres, et on ne peut pas compter sur la chaleur humaine pour se réchauffer. Il fait froid et humide. Les gens sont bien emmitouflés, et personne ne sue. Sauf lui.

L'homme en sueur n'est pas très grand, il arrive à peine à voir ce qui se passe sur la rue. Il faut qu'il s'approche. Il force le passage, la foule semble s'arc-bouter contre lui, l'écraser. Il sent des coudes pointus, reçoit quelques coups de pied, des insultes qu'il ne comprend pas. Mais il faut qu'il passe. Il le faut.

À la fin, il est parvenu à s'avancer suffisamment pour voir une autre limousine passer – jusqu'à présent, il ne pouvait que les entendre. Elle passe sans s'arrêter. Sans même songer à s'arrêter. Il reconnaît le drapeau. Le paradoxe est grotesque. Le drapeau rouge et jaune. Dans la voiture, Hu Jintao, le président. Mais il n'est plus là. Il a déjà franchi les barrages et descend vers l'ExCeL.

L'homme en sueur tremble. Il continue d'avancer. Il faut qu'il passe. Il se heurte à une femme qui lutte au moins autant que lui pour se frayer un passage. Leurs regards se croisent. S'il avait eu le temps, il se serait arrêté. Il y a dans le regard de cette femme quelque chose qu'il reconnaît. Quelque chose d'absolu. C'est comme regarder au fond des yeux d'une personne au moment où la vie l'abandonne. La vie tendue à l'extrême suivie de l'éternité de la mort, dans un seul regard.

Mais il n'a pas le temps. Elle non plus. Elle continue de fendre la foule en jouant des coudes. Lui aussi, de son côté. La sueur ne lui brûle plus les yeux. Ne l'aveugle plus. Il a presque atteint la rue. Plus que trois rangs, mais les plus compacts, formés des activistes les plus endurcis, les plus acharnés. Ceux qui ne laisseront personne traverser.

Au loin, il voit une limousine approcher. Avec une clarté absolue, comme si on avait soudain collé des jumelles à ses rétines assombries de sueur, il voit le drapeau américain flotter au vent sur son capot.

*

Elle ne ressent plus de gêne. Sans doute n'en a-t-elle jamais ressenti. Ce qu'elle a perçu en enfonçant le tube, c'était plus son corps qui donnait signe de vie qu'une gêne réelle.

Ce qui comptait, c'était de pouvoir se déplacer sans entrave, comme elle l'a fait à travers la foule, jusqu'à tomber sur le Chinois.

Le Chinois ? songe-t-elle avec un sourire amer. Préjugés. Jusqu'au bout.

Elle pense à son regard. C'était comme regarder dans les yeux de quelqu'un au moment où la vie le quitte. Un bref, très bref instant, elle se demande ce qu'elle fait là. Puis à nouveau il n'y a plus que la concentration. Une attention aiguisée. Voilà longtemps qu'elle est ainsi. Tout le reste a disparu. Tout ce qui était sa vie.

Elle est presque arrivée sur la rue. Elle l'entend avant de le voir. L'impression diffuse que le bruit même du moteur est différent. Longtemps avant de voir le drapeau américain flotter au loin sur le capot de la limousine, elle sait que c'est lui.

Sa seule chance.

Elle force le chemin jusqu'aux barrières. Les activistes qui scandent leurs slogans ne la laissent pas passer, ils brûlent d'une flamme qu'elle n'a jamais ressentie. Comment a-t-elle échoué là ? Elle n'est pas une des leurs. Elle ne s'est jamais enflammée pour aucune cause, pas même maintenant. Mais la volonté qui l'anime est supérieure. Elle passe. Comme s'ils remarquaient qu'elle est différente. Que l'enjeu pour elle est tellement supérieur.

Elle se penche au-dessus de la barrière juste quand la limousine apparaît à une cinquantaine de mètres. La main qu'elle agite semble si pathétique. Elle ne peut qu'espérer qu'on la remarque.

Espérer.

Comme s'il était question d'espoir.

La limousine s'approche, mètre par mètre. Ça va si vite, comme le dernier grain d'un sablier, et pourtant on ne dirait pas. Tout va extrêmement lentement, comme au ralenti.

Elle voit sa propre main qui s'agite désespérément bouger comme dans une gelée translucide, comme si l'air s'était figé en mousse. Ou comme sur la lune. Une lenteur éthérée, dansante. Une valse dans l'espace.

La limousine s'approche par à-coups. Comme un film rétif sur YouTube. Lentement et à grands pas.

Et elle passe.

La limousine passe devant sa main couverte de gelée.

Est-elle malgré tout au mauvais endroit ?

Ça a donc si mal tourné ?

Il lui semble alors que la limousine s'arrête malgré tout quelques mètres plus loin. Un espoir soudain l'envahit.

Espoir.

Elle entend nettement un bruit de frein.

Mais du mauvais côté.

Alors elle comprend.

Elle baisse la main et le monde se fige.

*

L'homme en sueur est à deux rangs de la rue quand passe la limousine. Elle passe vraiment. Ne s'arrête pas. Il se presse entre les deux derniers activistes vociférants et regarde vers la droite. Il faut qu'elle s'arrête, là.

Il le faut.

Mais dès le passage de la limousine, il a compris. Il a compris qu'elle ne s'arrêterait pas. Elle franchit à présent le barrage et continue vers l'ExCeL Exhibition Centre.

Il la suit des yeux et sue.

Tout espoir s'en va.

Mais soudain, il ne veut pas abandonner. Oui, il avait placé tout son espoir dans ce qui vient d'échouer, mais il refuse d'abandonner. Quelque chose en lui décide de passer au plan B. Bien sûr, il n'y a pas de plan B, mais il en invente un. En direct.

Il regarde autour de lui. Ils sont partout, en uniforme et sur le pied de guerre, mais s'adresser à eux serait stupide. On ne peut pas leur parler. De l'autre côté de la rue, où il y a moins de monde, un homme retient son regard. Comment, il n'en sait rien, mais c'est à lui qu'il doit parler. C'est à lui qu'il doit tout dire. Et il le comprendra.

Il est un peu plus grand que les autres, il se penche vers un policier qui regarde ses papiers, il parle. Et l'homme en sueur comprend que lui aussi est un policier, mais d'un autre genre. Un de ceux dont les policiers en uniforme se méfient. C'est à lui qu'il doit parler.

Car il faut que ça sorte. Malgré tout. Il faut à présent que le monde entier sache.

Il se concentre sur le grand policier aux cheveux blancs comme la craie, se glisse sous la barrière et s'élance à travers la rue.

L'homme aux cheveux blancs lève les yeux et croise son regard.

*

— *Mister* Sadestatt ? dit avec scepticisme le fonctionnaire pointilleux de l'"opération Glencoe" en regardant sa carte de derrière un masque sanitaire.

Il parvient à peine à tenir les documents avec ses gros gants.

— *Actually*, répond l'observateur de sa voix la plus douce, *it's Chief Inspector Arto Söderstedt. From Europol in den Haag. I'm here as an observer.*

Le policier anti-émeutes secoue la tête en examinant de près cette étrange carte de police, ce qui est visiblement plus important que de surveiller les manifestants et le président des États-Unis. À sa grande irritation, Arto Söderstedt vient de voir la limousine de Barack Obama disparaître de l'autre côté du barrage et descendre vers le grotesque centre de congrès. C'est avec une certaine déception qu'il constate que le message sur Twitter racontait n'importe quoi. La rumeur n'était pas fondée, peut-être n'était-ce même pas une rumeur, juste une mauvaise blague à usage interne. Il est déçu, mais aussi soulagé. Soulagé que le président américain ne soit pas si bête. Ce qui aurait été d'assez mauvais augure.

Son regard d'observateur s'arrête sur autre chose. Il voit un petit homme d'apparence asiatique plonger sous la barrière de l'autre côté de la rue et se précipiter.

Vers lui.

Il ne quitte pas Arto Söderstedt des yeux. Aucun doute, il court vers lui. Il est presque arrivé, plus que quelques mètres, quand l'observateur comprend soudain qu'il n'est plus un observateur. Une terreur inattendue s'empare de lui, un bref, très bref effroi qu'il devait par la suite analyser et sur-analyser, la peur de l'inconnu, de l'attentat-suicide, des Asiatiques, une peur qui n'était pas digne de lui.

Mais vraiment très brève.

Ça commence par l'ouïe. Le bruit de moteur. Mais le reste du son ne suit pas. Quand la voiture gris graphite fauche les jambes du Chinois, c'est sans aucun bruit. Comme le vol plané qui s'ensuit, étrangement vertical. Même quand le corps heurte l'asphalte, durement, à s'y briser les os, Arto Söderstedt n'entend pas le moindre son.

Puis tous les sons affluent d'un coup. Comme s'ils avaient été comprimés puis soudain relâchés. Tous les bruits en même temps. Le crissement des freins, la collision proprement dite, le corps qui s'écrase sur l'asphalte, les cris d'horreur crescendo des activistes, et même les *"Fuck, shit, hell!"* à moitié articulés du chauffeur à l'intérieur de la graphite. Söderstedt l'identifie comme un véhicule de police banalisé au moment même où il se détache de l'agent anti-émeutes et enjambe la barrière d'un mouvement étonnamment leste. Il s'agenouille auprès du Chinois qui saigne abondamment, n'osant pas vraiment le toucher. Il vit. Il continue de regarder Söderstedt droit dans les yeux. Comme s'il était élu.

Söderstedt relève la tête et embrasse du regard l'horrible scène. Plus loin sur la droite, de l'autre côté de la rue, une autre voiture s'est arrêtée, il y a de l'activité autour. Mais il voit surtout la foule, les pacifistes de la "Stop the War Coalition", il voit l'effroi dans leurs yeux, il est frappé de constater à quel point nous sommes tous semblables dans nos réactions. Les policiers de l'"opération Glencoe" réagissent de la même façon. Tous ces regards. Toutes ces bouches béantes, muettes, une main devant. Pourquoi pense-t-il à ça, il n'en a pas la moindre idée.

Il se penche sur l'homme blessé. Il voit à son regard qu'il va mourir. Tremblant, il plonge ses yeux dans ceux d'un homme au moment où la vie l'abandonne. L'homme s'accroche à sa vie avec un dernier lambeau de volonté. Soudain, cette volonté semble s'adresser à lui.

Arto Söderstedt s'approche du visage. Tout le corps semble brisé, ouvert comme une orange écrasée. La respiration rauque de l'homme lui crache à l'oreille un geyser brûlant de sang. Mais il ne recule pas. Cet homme veut quelque chose. Il veut encore quelque chose.

Söderstedt tremble en écoutant. Il tremble de plus en plus violemment en entendant d'étranges syllabes se mêler à l'éruption de sang. Söderstedt regarde l'homme dans les yeux tandis qu'il meurt. Il le voit mourir avec la certitude que l'élu a entendu ce qu'il a dit.

Arto Södersted baisse la tête vers sa poitrine tremblante. Le sang de l'inconnu goutte lentement de son oreille. En fermant les yeux, il sent le froid terrible. Avril est le mois le plus cruel, mais ce n'est pas ce qui le fait soudain frissonner jusqu'à la moelle.

Ce qu'il sent, c'est un vent glacé de février, le vent cruel de la trahison qui souffle de la vallée désolée.

LA FEMME DE MÉNAGE

Nacka, Stockholm, deux avril

Comme le raconta la femme de ménage quelques heures plus tard, elle devait avoir quitté la maison au plus tard à sept heures. Mais elle ne savait pas pourquoi. Une histoire d'alarme. L'alarme de la villa. Elle ne devait pas se poser de questions, lui avaient-ils dit, juste fermer la porte derrière elle au plus tard à dix-neuf heures pile. Après avoir fini le ménage, bien sûr.

Lors de son premier interrogatoire, elle déclara qu'elle faisait le ménage dans cette villa une fois par semaine, rien de spécial. Une villa parmi tant d'autres. Toujours le jeudi. Elle n'avait jamais rencontré aucun des membres de la famille, sauf la première fois, la maîtresse de maison qui lui avait longuement listé tout ce qui devait être fait. Par la suite, ils avaient toujours été absents le jeudi. Aujourd'hui ils devaient l'être plus longtemps que d'habitude, les parents étant en week-end prolongé à Paris et le fils parti passer la nuit chez un copain.

Peut-être que savoir ça avait joué un rôle dans la suite des événements. Elle s'était sentie plus détendue en faisant le ménage. Avait chantonné une vieille chanson de son village natal, près de Bengbu. En essayant de ne pas se souvenir.

Mais ce qui l'avait ensuite poussée non seulement à s'étendre sur le canapé du séjour, mais aussi à s'y assoupir restait un mystère. Elle n'avait jamais rien fait de tel. Elle s'acquittait toujours impeccablement de ses ménages. Elle avait tout simplement trop peur de mal faire. Était trop bien dressée.

Comme tous les autres.

Et pourtant, cela avait eu lieu.

Elle avait fini le ménage, la vieille chanson résonnait encore en elle, elle était contente de sa journée – et ne s'était jamais sentie aussi libre depuis son enfance. Elle s'assit dans le canapé, glissa à demi couchée, s'enfonça peu à peu. Elle n'avait jamais rien senti de plus moelleux. Le canapé la berça dans un sommeil de plus en plus profond.

Chose étrange, elle se réveilla à sept heures moins deux. On était en avril, la nuit tombait et il lui fallut un bon moment avant de comprendre où elle était. L'horloge du luxueux lecteur DVD affichait dix-huit heures cinquante-neuf. Alors seulement elle réalisa.

Elle sauta littéralement du canapé, ramassa au vol ses quelques affaires et se précipita vers la sortie. La porte était tout au bout de l'interminable couloir du hall. Elle vit aussi le boîtier au mur à côté de la porte, ce boîtier qu'elle avait reçu pour instruction de ne toucher *sous aucun prétexte*.

Elle n'avait pas couru depuis longtemps. Ce n'était pas trop son truc. Bien trop lente.

À deux mètres de la sortie, elle entendit un déclic dans le boîtier, qui émit un ronron sourd avant qu'une lampe bleue se mette à clignoter en dessous.

Elle se jeta sur la porte mais s'arrêta, la main à moins d'un décimètre de la poignée. Elle fixa comme ensorcelée le boîtier avec la lampe clignotante. Il y avait là aussi une petite horloge. Elle affichait zéro six trente.

Ça devait être l'alarme, pensa-t-elle, bien qu'elle ait du mal à penser. Ça devait être l'alarme qui s'activait. Si elle tournait à présent la poignée, pensa-t-elle encore, en enlevant sa main, l'alarme se déclencherait. Les sirènes hurleraient, les voisins accourraient, des vigiles plus ou moins armés feraient irruption, non seulement elle perdrait son travail, mais elle risquerait d'aller en prison, la police l'interrogerait, sa vie serait brisée.

Elle souffla. Retira sa main. S'efforça de réfléchir encore. Zéro six trente sur le boîtier de l'alarme signifiait sans doute que l'alarme se déconnectait à six heures et demie du matin.

Si elle ne cédait pas à la panique en s'acharnant sur la poignée, elle était devant une alternative : elle pouvait appeler

ses employeurs, les déranger en plein week-end romantique à Paris, et accepter de se faire passer un savon et mettre à la porte. Mais elle pouvait aussi faire autrement.

Les époux étaient à l'étranger, ils ne la dérangeraient pas. Le fils était une carte hasardeuse, mais vu sa chambre – toujours la plus difficile à ranger, elle y passait plus de la moitié de son temps –, ce n'était pas le genre à débarquer avant six heures et demie du matin. Il y avait bien le risque qu'il rentre dans la soirée, qu'il ait oublié quelque chose pour passer la nuit chez son copain, qu'il veuille profiter d'un jeudi soir sans ses parents pour faire la fête chez lui. Mais non. S'il avait ce genre de projet, ce ne serait pas avant le lendemain, un vendredi soir. Et alors elle serait déjà loin.

À en juger par sa chambre, ce n'était pas non plus trop le genre à faire la fête.

Le risque, c'étaient les voisins. Qu'ils la voient demain matin et appellent la police. Mais elle connaissait les voisins, certains en tout cas, elle faisait aussi le ménage chez eux. Et puis elle savait se rendre invisible.

Elle resta immobile, devant ce boîtier d'alarme au clignotement désagréable, à penser de façon plus rationnelle qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps. L'enjeu était si important : à y regarder de près, ses papiers n'étaient pas tout à fait en règle.

Lentement, elle décida de rester. Tout simplement de rester passer la nuit. Personne n'en saurait rien. Elle sauverait son job. Et puis personne ne l'attendait chez elle. Et *chez elle*, elle n'était pas pressée d'y rentrer. Ce n'était pas vraiment *chez elle*. Un studio glauque au septième étage à Vällingby qu'elle partageait avec trois autres femmes de ménage au noir, qui n'avaient pas trop envie de ranger quand elles rentraient après une journée de quatorze heures de travail.

Mais oui, se dit-elle, de fait un peu émoustillée, oui, pourquoi ne pas rester ici et passer une nuit dans le luxe ? Faire contre mauvaise fortune bon cœur. En évitant, bien sûr, d'allumer la moindre lampe. Ou du moins en restant dans les pièces sans fenêtre. Ou les pièces pourvues de ces robustes stores déroulants qu'elle détestait épousseter.

La villa était en effet assez grande pour comporter au rez-de-chaussée une pièce entière sans fenêtre. Le bureau du mari, en général expédié : c'était visiblement quelqu'un d'ordonné.

Mais elle ne choisit pas cette pièce. Non, qui l'eût cru, elle commença à prendre de l'assurance et jeta son dévolu sur la chambre conjugale, celle avec les stores les plus épais, le grand écran plat et tous les DVD. Elle savait ce qu'il y avait dans le réfrigérateur et les placards. Beaucoup de bonnes choses qui allaient se périmer si personne n'en avait pitié.

Elle se glissa dans la cuisine. Il faisait encore assez clair pour voir sans éclairage, et la lampe du réfrigérateur n'était pas dangereuse. Et puis elle pouvait toujours maintenir le petit bouton enfoncé pour qu'elle ne s'allume pas. Elle connaissait par cœur le réfrigérateur, une de ses tâches les plus importantes était de le nettoyer. La maîtresse de maison n'était pas à proprement parler une fée du logis. Elle aimait présenter une apparence parfaite, mais pour une bonne femme de ménage, il suffisait de gratter un peu sous la surface pour découvrir tout autre chose. Une vraie souillon.

Chaque jeudi, elle devait procéder au grand nettoyage du réfrigérateur, et le jeudi suivant on aurait dit qu'une météorite y était tombée.

Le policier du premier interrogatoire répéta le mot, étonné. Elle s'y tint. C'était vraiment ça : une météorite.

Mais oui, il y avait plein de bonnes choses. Des plats tout faits. Bien sûr, elle ne s'était pas vraiment habituée à l'étrange cuisine suédoise – qui demeurait pour elle une énigme –, mais il y avait d'autres mets : des fromages fins, du bon pain et même de délicieux produits asiatiques – et du vin. Mais ça, elle n'osa pas. Pas de vin.

Elle se prépara un petit plateau gourmand et profita des dernières lueurs de ce soir d'avril pour monter à l'étage. Elle entra dans la chambre et regarda prudemment par la fenêtre. Personne, pas de voisin en train de regarder dans sa direction. Elle descendit doucement le store et vérifia qu'il obturait correctement les bords de la fenêtre. C'était le cas. Il ne devait pas laisser passer la moindre lumière.

Elle posa son plateau sur une table de chevet vide, prit la télécommande, alluma l'écran et se mit à zapper. Elle se lassa vite. Il lui fallait un vrai film.

Elle en trouva un aussitôt. Ang Lee. Magnifique. Le réalisateur qui savait lire ses pensées. Un film de sabre. Où rêve et réalité ne faisaient qu'un. *Wò hǔ cáng lóng – Tigre et Dragon*.

Les deux heures passèrent comme un rêve. Elle avait perdu la notion du temps. En voyant du coin de l'œil son plateau vide, elle comprit pourtant que le film avait duré un bon moment. Et puis elle avait besoin de vider sa vessie.

L'horloge du lecteur DVD affichait presque neuf heures et demie. Elle allait peut-être se chercher encore à manger. Et, pourquoi pas, regarder un autre film d'Ang Lee ? Il y en avait plusieurs dans l'importante collection de la famille.

Elle redescendit avec son plateau. C'était plus difficile à présent. Il faisait nuit noire. Mais elle y alla doucement, avec précaution. En passant devant le bureau de son patron, elle vit de la lumière à l'intérieur. Elle en lâcha son plateau. Le bruit résonna à n'en plus finir. Son cœur s'emballa.

Qin wo de pi gu ! se dit-elle. Le fils était-il quand même rentré ? Était-il là, occupé à surfer en douce sur l'ordinateur de son père ?

Elle s'avança jusqu'à la porte sur la pointe des pieds. Son cœur battait à tout rompre. Alors, elle risqua un œil. Elle n'avait rien à perdre.

De toute façon, il était trop tard.

Elle avança la tête, découvrant une partie de plus en plus large de la pièce, jusqu'à l'embrasser entièrement du regard.

Il n'y avait personne. Mais l'ordinateur était allumé. De drôles de cercles s'entrelaçaient à l'écran. Elle s'approcha et toucha la souris.

Une tout autre image s'afficha. Un page de démarrage d'un moteur de recherche. Rien d'étonnant à cela. L'étonnant était que son patron ait oublié d'éteindre son ordinateur avant de partir pour Paris.

Elle s'assit devant. Se mit à fouiller doucement dans l'ordinateur pour voir les secrets qu'il cachait. Les palpitations de la peur cédèrent le pas à celles, plus vives encore, de l'interdit. La boîte mail était ouverte. Allait-elle vraiment regarder ?

Elle avait déjà brisé tant de tabous qu'il n'y avait plus de limites. Elle inspecta l'historique du navigateur, puis s'aventura elle-même sur le Net.

Au bout d'un moment, elle entra un long mot suédois à l'orthographe difficile, dont le résultat mit longtemps à s'afficher. Elle saisit alors le même mot dans le moteur de recherche interne de l'ordinateur. Sans résultat.

Le cœur battant, elle se plongea dans les mails. C'était comme observer en cachette le cerveau d'un inconnu. Le temps passa. Beaucoup de temps.

Elle lut beaucoup.

Vit encore davantage.

Vit des choses qu'elle ne voulait pas voir.

Sans crier gare, deux hommes firent irruption pistolet au poing dans le bureau. Bouche bée, elle fixa leurs canons braqués sur elle.

Ses pires cauchemars se réalisaient. Mais multipliés. Par trois. Elle fixa les canons des pistolets et comprit que sa vie était finie.

C'était clair comme de l'eau de roche, parfaitement rationnel.

Un troisième homme finit par entrer dans la pièce. Il s'approcha et lui ôta d'un geste doux mais ferme les mains du clavier. Ce n'est qu'en levant les yeux qu'elle vit combien il était grand.

Il se racla la gorge et montra sa carte de police.

— Je suis le commissaire Jon Anderson de l'unité informatique de la criminelle, dit-il d'une voix assurée. Madame, je crois que vous avez cherché de la pédopornographie sur Internet.

APPELER UN CHAT UN CHAT

La Haye, six avril

Jutta Beyer n'était pas encore bien sûre de savoir ce qu'elle faisait à La Haye. Ni si quelqu'un d'autre le savait. Elle aimait les structures claires, comme son poste précédent à Berlin, à l'Abteilung 4 du Landeskriminalamt. Elle était *Kriminalobermeister* au LKA4, qui luttait contre la criminalité organisée dont l'Allemagne était actuellement submergée. Comme si les Russes et les autres gangs d'Europe de l'Est ne suffisaient pas, la mafia italienne, et en particulier la mystérieuse 'Ndrangheta calabraise, qui régnait depuis peu sur le marché européen de la cocaïne, y faisait son nid. Le pire avait beau être à l'ouest – le land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie croulait sous les règlements de comptes mafieux –, son travail avait pris un tour tellement bizarre que même Jutta Beyer était prête à abandonner les structures rassurantes pour se jeter dans l'inconnu.

Ce qu'elle fit en recevant l'offre d'emploi d'Europol.

Le 1er juillet, Europol fêterait ses dix ans et, à la fin de l'année, Europol changerait, quitterait le cocon de l'ancienne école couverte de lierre dans le plus agréable quartier de La Haye pour s'installer dans un vrai gratte-ciel de bureaux – et devenir officiellement une instance de l'UE. Europol demeurait bien sûr un bureau non opérationnel, privé du pouvoir d'arrêter, d'interroger ou de mettre sous surveillance des individus soupçonnés de crimes, mais son mandat était élargi à *toutes* les formes de criminalité transfrontalière. L'obligation d'un lien avec une forme de criminalité organisée allait disparaître. La plupart des

initiés y voyaient un pas décisif vers une police supranationale opérationnelle, même si ce n'était jamais dit en clair. C'était tout simplement la première pierre d'un FBI européen.

L'enthousiasme de Jutta Beyer à l'idée de participer à cet événement historique ne connaissait pas de limites. Elle adorait les événements historiques depuis qu'à l'âge de douze ans on l'avait hissée sur le mur de Berlin tandis qu'à l'est et à l'ouest les gens le démolissaient à coups de pic et de pioche. Elle était là, sur son moignon de mur, avec sa robe bleue, son nounours Traugott à la main, et regardait vers l'ouest. Des photos d'elle avaient fait le tour du monde. Des photos historiques.

Ça pouvait en faire une autre.

Elle ne laissait pas grand-chose derrière elle à Berlin : pas de famille, pas d'amis proches, et elle n'était pas fâchée d'abandonner à leur sort les bandes d'extrême droite et leurs magouilles, les mafieux russes brutaux et de bas étage, les seconds couteaux italiens et la corne d'abondance des dealers pour s'attaquer à la grande criminalité organisée.

Elle avait vite déchanté. Elle avait atterri au sein d'une équipe internationale dont le mandat et même les contours demeuraient particulièrement flous. À plusieurs reprises, elle avait demandé au chef opérationnel du groupe – rien que ce titre, pour un groupe non opérationnel… – de lui expliquer de quoi il s'agissait. Certes, c'était quelqu'un de confiance, sympathique et sans aucun doute très professionnel, mais c'était comme s'il lui cachait quelque chose. À elle et à l'ensemble du groupe. Dont les contours restaient absurdement flous.

Voilà tout ce que son chef lui avait dit : la structure du groupe était volontairement flexible. C'était l'idée. Ses membres stationnés à La Haye en constituaient certes le noyau, mais ceux qui étaient restés dans leurs pays respectifs et s'associaient à tour de rôle au groupe en faisaient tout autant partie. Mais en quoi le groupe Opcop se distinguait-il vraiment de la vieille structure d'Europol – avec ses officiers de liaison, ces maudits ELO qui couraient dans tous les sens –, mystère.

Elle avait principalement consacré son premier mois, depuis début mars, à trier des papiers et à se familiariser avec le système informatique. Mais avant tout à être en colère. De ne

pas savoir ce qu'elle faisait et, surtout, ce qu'elle avait le droit de faire. Elle avait l'impression que toute l'activité d'Europol était étrangement entravée.

Elle voulait agir, mais avec des directives claires et des limites plus claires encore. Alors, elle se sentirait prête à se mettre au travail.

Le groupe Opcop passait le plus clair de son temps en réunion. Des réunions pour régler des broutilles administratives et locales. C'était à une réunion de ce genre qu'elle se rendait ce lundi de bon matin, début avril.

Le printemps était arrivé à La Haye, cette curieuse petite ville en forme de maison de poupée. Elle pédalait par une matinée tout simplement magnifique. Elle était une cycliste de Berlin, donc habituée à tout, mais les cyclistes néerlandais étaient une espèce à part. Et encore, c'était la petite cité de La Haye, et pas Amsterdam, où elle s'était rendue quelques week-ends avec son vélo. La Haye n'était déjà pas un jeu d'enfant, mais Amsterdam était l'enfer du cycliste. Les gens roulaient absolument n'importe où, si possible avec trois ou quatre enfants sur le guidon et un canard ou une guillotine sur le porte-bagages, et sans respecter la moindre règle du Code de la route. Et Jutta Beyer aimait les règles.

C'est pourtant avec satisfaction qu'elle aperçut, en remontant Raamweg, la façade verdoyante du siège d'Europol s'élever, telle une oasis après une longue marche dans le désert. Comme un grand bâtiment de feuillages scandé par des rectangles rouges. Elle n'avait pas encore bien compris comment manipuler ces marquises rouges : il n'y avait pas de mode d'emploi.

Alors qu'elle s'engageait sur le parking, une image étrange lui traversa l'esprit. Le bâtiment d'Europol ressemblait vraiment à un sapin de Noël passé au compacteur pour être recyclé. L'image s'envola quand elle tomba sur Marek Kowalewski, son collègue polonais au sourire toujours un peu trop large. Ils garèrent leurs vélos côte à côte.

— On les attache ensemble ? proposa Marek en agitant la chaîne de son antivol comme un fantôme de pacotille.

— Même pas en rêve, dit Jutta en verrouillant son propre antivol.

Il lui emboîta pourtant le pas dans les couloirs, difficile d'y couper. Ni à Lavinia Potorac, la Roumaine aux façons paradoxalement brusques – gymnaste à la retraite dotée d'un corps parfait qu'elle habillait comme un sac et d'un caractère de cochon – qui surgit des toilettes des dames en les saluant sèchement de la tête. Devant la salle de réunion, l'élégant Castillan Felipe Navarro ajustait sa cravate, la langue à la commissure des lèvres. Lavinia Potorac secoua la tête d'un air accablé, passa sa carte dans le lecteur, entra le code et ouvrit la porte à la volée. Navarro l'attrapa et la tint d'un geste galant. Personne ne lui prêta attention.

Le reste de cette troupe disparate était déjà là. Il y avait Miriam Hershey et Laima Balodis, respectivement de Londres et de Vilnius, déjà les meilleures copines du monde ; Angelos Sifakis, un Athénien quelque peu retiré du monde, et la Française méridionale Corine Bouhaddi, toujours d'attaque. Là Fabio Tebaldi, flic anti-mafia menacé de mort, originaire de San Luca, sur le gros orteil de la Botte italienne, et là le doyen du groupe, le quelque peu étrange Suédois Arto Söderstedt. À moins qu'il ne soit finlandais, Jutta Beyer ne savait pas trop à quoi s'en tenir.

Il y avait en plus quelques-uns des membres des antennes nationales. Elle n'en connaissait pas un seul. Ce qui était assez typique du fonctionnement de ce groupe dans son ensemble. Diffus, peu clair.

Et puis cette langue qu'ils étaient forcés de parler. À quelques exceptions près, personne n'utilisait sa langue maternelle. Tous devaient se débattre avec l'*eunglish*, cette curieuse matière inerte utilisée au sein de l'UE. Tous ses collègues avaient certes été choisis en partie sur la base de leurs compétences linguistiques et avaient en plus suivi un cours approfondi avant d'être admis, mais cela restait toujours un effort.

Jutta Beyer avait presque atteint son point d'ébullition quand elle s'assit à sa place habituelle dans la vaste salle de réunion lambrissée dont le plafond s'ornait de caissons à l'instar de la nef de quelque cathédrale médiévale. Quelque chose avait changé dans la salle mais, avant qu'elle puisse se demander quoi, Kowalewski s'assit en la collant d'un peu trop près. En

souriant, bien sûr. Encore plus. Il voulait sans doute bavarder du week-end. Elle prit un temps exagérément long à sortir les papiers de la semaine précédente, en espérant que le chef arriverait avant qu'elle ait fini.

Mais non. Le temps passa. Pas de chef. Huit heures passées. Les possibilités d'aligner documents, stylos et bloc-notes commençaient à s'épuiser. Jutta allait devoir regarder Marek dans les yeux. Elle sentait que c'était au-dessus de ses forces. Elle avait peur d'être désagréable. Elle s'en savait capable, parfois, quand elle était énervée et que les gens la collaient de trop près.

Mais Kowalewski s'était déjà détourné et lança à la cantonade :

— *Let's play Chinese whispers, children!*

Les autres se tournèrent vers lui. Ils s'étaient habitués à le voir jouer le clown de la classe. C'était plus fort que lui. Il y en avait un dans tous les groupes. Jutta Beyer était en train de songer au mystère du trouble de l'attention hyperactif quand elle fut tirée de ses pensées par les regards cette fois étonnés de ses collègues. Outrés même.

— Merde, dit Kowalewski avec un air de chien battu. Ce n'est pas comme ça qu'on dit en anglais ? *Chinese whispers*, le téléphone arabe, quoi, ce jeu où on fait passer une phrase en se chuchotant à l'oreille ? Ça serait drôle, non, avec toutes nos langues…

— Donc tu n'es pas au courant ? fit la brune Anglaise Miriam Hershey en regardant alternativement Marek Kowalewski et Arto Söderstedt, qui lui fit juste le geste de laisser courir.

— Au courant de quoi ? s'enferra Kowalewski.

Söderstedt s'étira à faire craquer sa carcasse décolorée et dit :

— *Let's just say I've had my fair share of Chinese whispers*.*

Jutta Beyer remercia ses grands dieux que le chef entre dans la pièce à cet instant précis, dissipant par sa seule présence cette atmosphère étrange. Il salua l'assistance d'un rapide signe de tête et s'assit derrière son pupitre. C'était un homme assez stylé, dans la force de l'âge, dont les cheveux blonds poussaient sur le tard en grisonnant. Peut-être son corps relativement mince

* "Disons juste que les *Chinese whispers*, j'ai eu ma dose."

accusait-il quelque peu les outrages du temps du côté de la ceinture du pantalon. Il avait une petite tache rouge sur la joue et venait de Suède. Son nom était Hjelm.

Paul Hjelm.

— Europol n'a jamais frôlé d'aussi près une situation opérationnelle que jeudi, dit-il dans son anglais assez soigné. Notre très cher collègue Arto Söderstedt s'est retrouvé mêlé à Londres à un incident qui, certes, était un accident, mais qui a occupé tout le week-end les discussions de notre direction. Et je sais que vous êtes terriblement las des discussions, mes amis. Croyez-le, moi aussi.

Il embrassa du regard le groupe Opcop rassemblé et recueillit quelques signes de tête approbateurs. Hjelm soupira et reprit :

— Surtout, je suis très fatigué de la langue de bois. Voilà près d'un mois que vous êtes en poste, et le temps est venu d'appeler un chat un chat. Y êtes-vous prêts ?

— Plus que prêts, dit Felipe Navarro en rajustant à nouveau sa cravate. Nous nous sommes lancés dans l'aventure sans bien savoir de quoi il s'agissait, mais que ce soit confus *à ce point* est un peu surprenant. L'idée était quand même de former une nouvelle sorte d'unité de police supranationale.

— Nous n'avions pas compris que la nouveauté serait de n'avoir rien à faire, lâcha sèchement Corine Bouhaddi.

Paul Hjelm sourit un peu et reprit :

— On vous a claironné qu'Opcop signifiait "Overt Police Cooperation", collaboration policière ouverte au sein d'Europol. C'est bien l'appellation officielle, mais c'est aussi une construction *a posteriori*. À la base, c'était l'abréviation d'"Operating Cops", brillante idée d'un de nos directeurs adjoints. Personnellement, j'aurais préféré un nom qui roule moins les mécaniques, mais l'idée centrale demeure : notre unité doit tester les capacités opérationnelles d'une force de police internationale, dans la perspective de l'intégration formelle d'Europol au sein de l'EU.

— Tester ? éclata Fabio Tebaldi. Bordel, qu'est-ce que ça veut dire, tester ?

— Permettez-moi d'insister lourdement sur ce point : rien de ce qui se dit ici ne doit filtrer. Tout ce qui se dit dans cette pièce

est hautement confidentiel. Le non-respect du devoir de réserve est passible de dix ans de prison, à la louche. *Cela dit*, "tester" signifie que notre unité va pouvoir mener ses propres enquêtes.

Pour un profane, il n'y aurait pas eu là de quoi fouetter un chat, mais le frémissement qui traversa la salle n'était pas un frémissement de profanes. C'était un frémissement de policiers. Des policiers qui voulaient agir, pas assister, diriger, pas être dirigés. Car jusqu'ici les directives avaient toujours été des plus claires : la mission d'Europol était d'assister les forces de police nationales à se coordonner et à échanger des informations, en aucun cas d'être directement opérationnel.

— Au fond, c'est très simple, continua Paul Hjelm. La criminalité internationale est en train de nous échapper. Pour avoir la moindre chance de faire face à une criminalité organisée qui, désormais, ne se cantonne jamais à l'intérieur des frontières d'un seul pays, la police doit elle aussi devenir plus internationale. Nous sommes tout simplement les pionniers, l'avant-garde, les éclaireurs. Nous devons prouver qu'il est possible de mener à bien une enquête de police au niveau européen.

Il s'interrompit et promena son regard bleu sur son auditoire. Les policiers expérimentés venus des quatre coins de l'Europe échangèrent des regards pour le moins sceptiques. C'était prévisible. Il espérait juste que son regard ne trahissait pas trop son propre scepticisme.

Ce fut bien entendu Corine Bouhaddi qui résuma l'impression générale :

— Mais enfin, comment faire pour mener une enquête en cachette ?

— Excellente question, dit Paul Hjelm. Il n'est pas question de se cacher. Juste de ne pas clamer sur les toits l'existence du groupe Opcop. Mis dos au mur, nous devons pouvoir nous référer à nos autorités de tutelle nationales. Vous recevrez des directives plus précises par mail dans la matinée.

— Serons-nous armés ? demanda la Roumaine Lavinia Potorac.

Elle aimait beaucoup les armes.

— Pour mener des enquêtes complètes, nous devons avoir la possibilité d'être armés, donc la réponse est oui. Mais nous

devons bien être conscients de l'enjeu : on risque de sortir du cadre de la routine si des coups de feu venaient à être tirés. Ma mission est d'empêcher qu'on puisse remonter jusqu'au groupe, mais il n'est pas certain que ce soit toujours possible.

Jutta Beyer leva la main. Les autres la regardèrent avec incrédulité. Même Hjelm semblait un peu étonné quand il lui donna la parole d'un petit geste.

— Qu'arriverait-il si une enquête nous conduisait dans un pays de l'UE non représenté dans le groupe ? Disons la Hongrie ou les Pays-Bas ?

Paul Hjelm hocha lentement la tête.

— Reprenons les choses au début, ça vaut mieux, dit-il en ébauchant une grimace sibylline. L'UE comporte actuellement vingt-six pays membres. Un groupe de vingt-six policiers chargés de cette mission serait si coûteux que les têtes comptables de l'UE tiqueraient, et serait en outre complètement inopérant. Pour cette raison, nous avons décidé dès le début d'en limiter le nombre aux dimensions d'un groupe opérationnel. Plusieurs petits pays ont donc dû – dans un premier temps – se contenter d'être représentés par un pays voisin. Si tout se passe bien, une rotation sera instituée. En revanche, le projet serait vain sans l'implication des "quatre grands" : l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie sont et seront toujours représentées. Comment seront traités à l'avenir les deux "assez grands" n'est pas encore réglé mais, pour le moment, l'Espagne et la Pologne font partie du groupe. Dans un premier temps, il a été décidé de ne pas inclure les plus petits pays, Malte, Chypre, Luxembourg, Estonie, Slovénie, et la majorité des "moyens" a dû accepter d'être représentée par un pays voisin. Pour le moment, la Suède représente les pays nordiques, la Pologne et la Roumanie l'ancien bloc de l'Est, tout comme la Lituanie, qui représente également les pays Baltes, l'Espagne représente le sud-ouest de l'Europe, la Grèce le sud-est, l'Allemagne les pays germanophones et le Benelux, et l'Angleterre les îles Britanniques. En gros. La répartition n'est pas complètement égalitaire, et nous avons déjà reçu quelques protestations des Pays-Bas, qui se consolent pour l'heure en étant notre pays d'accueil.

Paul Hjelm s'arrêta un instant, se massa la nuque et continua :

— Le groupe inclut cependant tous les pays de l'UE par le biais de ses antennes nationales, dont certains membres sont présents parmi nous ce matin, comme vous savez. Vous avez peut-être remarqué les changements qu'a connus notre salle de réunion pendant le week-end.

Tout le monde regarda alentour. Cela ne sautait pas aux yeux mais, à y regarder de plus près, dans les caissons qui couvraient à l'identique le plafond et les murs, on avait ajusté une rangée horizontale d'écrans, juste au-dessus de la hauteur des yeux. Si on les comptait, comme au moins la moitié des membres du groupe Opcop était en train de le faire, on en trouvait vingt-six.

— Joli travail de menuiserie, non ? fit Hjelm avec un sourire en coin.

— Ouah, c'est l'Eurovision ! s'exclama Marek Kowalewski. Royaume-Uni, douze points.

— Mais juste pour les initiés, dit Corine Bouhaddi en essayant de cacher son sourire.

— Pour les vingt-six initiés, opina Paul Hjelm. J'espère que nous n'aurons pas trop souvent à les utiliser, mais il faudra régulièrement se plier à des vidéoconférences générales avec l'ensemble des antennes nationales de l'Opcop. Pour que personne ne se sente exclu.

— Nous nous sommes tous un peu interrogés sur la dominante suédoise du groupe, dit Felipe Navarro en se faisant violence pour ne pas tripoter son nœud de cravate. L'UE a actuellement assez précisément un demi-milliard d'habitants. Dont neuf millions de Suédois. Moins de deux pour cent.

— Sauf que nous représentons assez exactement dix pour cent de la surface de l'UE, dit soudain un noiraud d'assez petite taille assis à côté d'Arto Söderstedt, visiblement membre d'une antenne nationale.

La plupart le pensaient espagnol, mais quand, vendredi, Navarro avait tenté d'échanger quelques mots avec lui, son espagnol s'était avéré non seulement laborieux, mais teinté d'un embarrassant accent sud-américain.

— Comment, toi aussi, tu es suédois ? s'écria Navarro en espagnol, ce qui l'irrita lui-même au plus haut point.

— Désolé, dit l'homme dans son espagnol misérable, avant de continuer en *eunglish*, laborieusement par définition : Je m'appelle Jorge Chavez. Et je ne suis pas encore certain que ce soit une bonne chose d'être suédois.

Paul Hjelm se racla bruyamment la gorge.

— Il n'y a qu'*un* membre suédois du groupe, c'est Arto Söderstedt. Que le chef soit suédois est le fruit du hasard. Notre directeur est, comme vous le savez, britannique, ses adjoints respectivement français, italien et espagnol. Les grands pays n'ont aucun lieu de se plaindre.

— Ce que je me demande, dit Fabio Tebaldi, c'est si la police suédoise est capable de faire face à une criminalité vraiment dure. Dans le Nord, vous êtes épargnés.

— C'est un mythe, dit Jorge Chavez. L'innocence du paradis nordique. Je suis désolé de devoir détruire une illusion, *but it's bullshit*.

— En tout cas, vous êtes doués pour la neutralité, polémiqua Corine Bouhaddi.

— Bon, bon, dit Paul Hjelm. Nous avons vraiment essayé de constituer un groupe aussi représentatif que possible. Il y a parité des sexes et des âges, et je veux croire que c'est la même chose pour la géographie.

— Je suis d'accord que ce n'est pas là la question, dit Miriam Hershey. En tant que Juive britannique, je me sens bien représentée. Laissons ce chapitre et passons à l'essentiel.

— À savoir : avons-nous une mission ? compléta Laima Balodis, comme si elles ne formaient qu'une seule et même personne et que cela allait de soi.

Paul Hjelm dévisagea un instant le duo improbable et répondit :

— Non.

— Non ? s'exclama une masse indistincte.

— Pas encore. Mais nous sommes prêts. *Are we ready?*

On se croirait dans un vestiaire de foot, songea Jutta Beyer avec dégoût.

La réponse fut un murmure mêlé, dont une voix finit par émerger. Une voix qui jusque-là ne s'était pas fait entendre. Celle d'Angelos Sifakis. Il dit tout doucement :

— Mais que s'est-il donc passé à Londres ?

— À Londres ?

— Oui, ce qui a semblé si important que l'équipe dirigeante a passé tout le week-end à en discuter ? Et qui a donné lieu à cette dernière révélation ?

— Ah oui, dit Paul Hjelm, un peu pris de court. Ça.

— Ça, oui, dit Arto Söderstedt. C'était au sommet du G20 à Londres. Un homme est mort dans mes bras. Un Asiatique.

— Rien de criminel dans cet incident, dit Hjelm. Mais cela aurait pu être le cas. Et Arto serait resté impuissant. Comme vous avez déjà dû vous sentir lors de vos missions d'observateurs. Nous sommes arrivés à la conclusion que vous ne deviez jamais plus vous retrouver dans la situation d'impuissance de Söderstedt.

— C'est peut-être la circulation à gauche qui est criminelle, dit Söderstedt. Ce qui m'incite à penser qu'il était chinois. Au Japon, on roule à gauche, en Chine à droite. Il n'a pas vu la voiture de police qui accélérait sur la file de gauche.

— Un pur accident, donc ? dit Sifakis, avec peut-être une pointe de déception dans la voix.

— Un pur accident, confirma Paul Hjelm. Mais une situation très délicate.

— Sauf qu'il me voulait quelque chose, dit Söderstedt. Il m'a chuchoté quelque chose. Juste avant de mourir.

— On en a déjà discuté, dit Hjelm, un peu las. Il faut que tu lâches cet os. Et tu le sais. Même s'il y avait une raison de soupçonner un crime, nous n'avons aucun élément. La victime n'a même pas été identifiée. Elle aura réussi à activer le groupe Opcop. Groupe qui va maintenant retourner dans son joli *open space* lire consciencieusement ses mails et attendre que j'identifie une mission adéquate. Fin de la réunion.

Le groupe Opcop semblait sans conteste quelque peu désappointé. Cette réunion historique finissait en eau de boudin. Le groupe sortit au compte-gouttes, jusqu'à ce qu'il n'en reste que trois membres.

Paul Hjelm, Arto Söderstedt et Jorge Chavez, dont le soulagement à pouvoir enfin parler leur langue maternelle était visible.

— Je me rends compte que je n'ai jamais été chef, dit Hjelm en suédois. Officier supérieur de police, oui. Mais chef, jamais. *"Are we ready?"* Oups, comme c'est gênant…

— Maintenant tu sais ce que c'est que la politique, dit Chavez.

— Allez, dit Söderstedt. Ça fait un mois que tu es chef de cette bande. Ça marche bien.

— Je sais que tu vas bosser sur ce Chinois, dit Hjelm en levant les yeux. Mais maintenant, tout le monde est au courant. Était-il nécessaire de mettre ça sur le tapis ?

— J'ai bien dit que *tu* savais désormais ce qu'était la politique. Mais pas Arto. En même temps, lui, il n'est pas chef.

— Juste officier supérieur de police, dit Söderstedt. Et puis je veux que cette affaire soit inscrite à l'ordre du jour.

— Dis donc, toi aussi, tu as appris la politique, dit Chavez. Qui aurait cru ça du roi sans couronne de la bourde ?

Paul Hjelm posa ses mains à plat sur son pupitre et les regarda un moment, puis demanda :

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? C'est mort-né ?

— C'est difficile – mais c'est sans doute la seule voie d'avenir, dit Söderstedt. En tout cas si on veut arrêter les grands délinquants. Sans ça, on crée une société où il suffit au crime d'enjamber les frontières pour demeurer impuni.

— Mais alors, ce sera la supranationalité et la société de surveillance, dit Hjelm. Est-ce notre seule alternative ?

— On devrait plutôt discuter de ça ce soir autour d'une Leffe brune, dit Chavez. On est célibataires, profitons-en, les gars.

— Je le suis depuis le début de l'année, dit Hjelm. Tu es arrivé vendredi. Ce n'est pas tout à fait pareil.

— En même temps, tu as eu ma femme ici pendant deux semaines, mon salaud, dit Chavez.

— L'inconvénient du travail d'équipe, dit Söderstedt. Mais à partir de demain, fini le célibat pour moi. Toute la famille emménage ici.

— Oh putain, dit Hjelm. Tu aurais pu m'en parler.

— Je n'osais pas espérer que ça se ferait. Mais ça a l'air de marcher. Anja a pu s'arranger pour organiser son télétravail, et maintenant il n'y a plus beaucoup d'enfants à la maison.

— Juste une douzaine, quoi ? dit Chavez.

L'ordinateur de Hjelm émit alors un ronronnement bizarre. Il manœuvra la souris avec le doigté d'un rond-de-cuir endurci et dit :

— C'est le moment de tester l'acoustique de cette cathédrale.

Un éclair bleuâtre sembla s'abattre dans la salle de réunion. Il leur fallut un moment pour le localiser sur un mur. Un carré bleu qui clignotait au milieu d'une rangée de gris. Une image finit par apparaître, un visage. D'abord un cadre de cheveux sombres, où se révéla placidement un visage. Sauf que ce visage n'était en rien placide. Plutôt excité. Les joues un peu rougissantes.

— *Aber merde!* baragouina Arto Söderstedt. Bloquez immédiatement toutes les issues ! Si le groupe Opcop voit ça, il va y avoir un pogrom antisuédois.

— Salut, au fait, dit à l'écran la femme aux cheveux sombres. Ça marche ?

— Tu viens d'inaugurer le tout nouveau dispositif de vidéoconférence d'Europol, dit Paul Hjelm. Salut, chérie.

— *Chérie ?* dit la tête de femme. Ce n'est pas un canal officiel ?

— Ça *peut* l'être, dit Hjelm. Si je le décide.

— Le pouvoir lui monte à la tête, dit Jorge Chavez. Je suis absolument de ton avis, commissaire Kerstin Holm, ceci est un canal officiel qui ne devrait en aucun cas être contaminé par la vie privée.

Un autre visage se pointa à l'écran. Plus blond, les cheveux plus courts, mais tout aussi féminin. En le voyant, Chavez continua :

— Mais bonjour, chérie, tu es là toi aussi ?

— Qui est ce drôle d'Espagnol ? dit Sara Svenhagen à Stockholm avant de céder la place à sa chef.

— Ceci est donc un appel officiel de l'antenne d'Opcop à Stockholm, Suède, dit Kerstin Holm.

— Ça ressemble davantage à un nid de vipères, dit Arto Söderstedt.

— Faites taire ce clown finlandais, dit Kerstin Holm, et écoutez-moi bien.

— J'écoute, articula Paul Hjelm.

Kerstin Holm se racla la gorge.

— Je crois que j'ai déniché la première affaire du groupe Opcop.

PREMIÈRE LETTRE

De : Ariane ariane@midasmail.com
Objet : Merci !
Date : 15 mars 10.31.38 EST
À : Phèdre phedre873456@hotmail.com

Encore mille mercis pour ton invitation, *darling*, c'était super de voir ta famille. C'est fou ce que les enfants ont grandi. Riverdale a l'air de leur réussir.

Je n'en reviens pas encore qu'on se soit revues comme ça, après toutes ces années, pardon si je radote. Les jeux pour enfants de Central Park — qu'on tombe l'une sur l'autre à l'improviste… Je ne sais toujours pas l'âge de tes enfants. Excuse-moi pour ça aussi. Trois et cinq ans ? Deux et quatre ? Les enfants, tout ça, je ne retiens jamais. Et Scott a réussi l'exploit de rester fringant malgré le stress de Wall Street. Comment tu fais pour le garder ? Non, ne me dis pas… ;-)

Comme tu vois, j'ai une nouvelle adresse mail. Ce n'est pas seulement parce que nous allons à nouveau être deux sœurs, Ariane et Phèdre qui s'étaient jadis épaulées pour quitter la cambrousse à la conquête du vaste monde, mais aussi parce que certaines circonstances extérieures m'y contraignent. Mais gardons ça pour plus tard. Pour le moment, je veux seulement me réjouir de ta vie magnifique, ma sœur spirituelle, et j'interprète la jalousie que tu as exprimée dans la cuisine comme l'effet du vin. Vue de l'extérieur, ma vie de célibataire tout droit

sortie de *Sex and the City* peut peut-être faire envie, mais s'il y en a une qui est jalouse, c'est bien moi.

Surtout maintenant.

Mais je m'égare, *darling*. Je voulais juste te remercier pour cette soirée, pas beaucoup plus. Tu ne peux pas savoir comme je suis contente que tu aies dépassé toutes les déceptions passées. Que j'ai moi aussi ressenties, même indirectement. Toutes ces dures années à Harvard, ces efforts, l'audace de nos premiers pas dans le monde horriblement macho de la finance, les carrières poussives dans la banque à l'abri de ce gratte-ciel bizarre, et là — la grossesse.

Pas étonnant que les souvenirs soient si nets. La salle d'attente avant l'avortement. Tu t'es levée en larmes pour partir en courant. Quand je t'ai rattrapée ce maudit matin dans Battery Park, tu as sangloté que tu ne pouvais pas faire ça à Scott.

Et c'est alors que nous avons vu le premier avion.

Nous n'en avons presque jamais reparlé. C'est peut-être mieux ainsi. Nous savons toutes les deux que c'est cet enfant à naître qui t'a sauvé la vie. Ça suffit.

Ou pas. Peut-être devrions-nous quand même en parler.

Là, sur ce banc devant le départ des ferries pour Liberty Island, nous avons compris, sans que ce soit dit, que l'avion avait frappé exactement notre étage dans la tour nord.

Je n'oublierai jamais le quart d'heure que nous avons passé là. Un quart d'heure grotesque. Je ne sais pas si nous avons seulement respiré. Ni s'il y avait d'autres gens ou si nous étions seules. La seule chose en mouvement, avec une impitoyable indifférence, c'était l'aiguille de la montre. Elle a marqué neuf heures trois.

Alors est arrivé le second avion.

Tu n'as plus travaillé, *darling*. Plus jamais. Tu es restée en congé maladie jusqu'à l'accouchement, puis tu as été femme au foyer. Je suis revenue à la compagnie dès qu'elle a été à nouveau sur pied. C'était à double tranchant de faire carrière sur le dos des morts. Je